



H COLIN

Pendant trois jours Stephen travailla. — Page 45. col. 2.

— Je vous remercie, dit l'étranger. Suis-je sur la bonne route?

— Où voulez-vous aller? dit Stephen.

— Ma foi je ne sais pas. Ce que j'ai de mieux à faire, continua-t-il à demi-voix et se parlant à lui-même, c'est, je crois, d'aller au fond de la rivière ou de me faire sauter la cervelle. — Vous êtes d'heureux coquins, vous autres, ajouta-t-il haut; vous êtes à l'abri de ce qui me tue aujourd'hui.

— Je ne suis pas un coquin, dit Stephen en souriant amèrement, et encore moins je suis heureux, et je doute fort que vos malheurs soient aussi irréparables que les miens.

L'étranger parut surpris du langage de Stephen; il le regarda, et avec le tact d'un homme qui a vécu dans le monde, sans lui témoigner de surprise ni lui demander d'excuses du ton avec lequel il l'avait traité, il mit son cheval au pas de Stephen; et du ton dont on parle à son égal :

— Monsieur, dit-il, ma position est celle-ci. J'ai perdu quinze mille florins au jeu avec un baron de Wersheim. Je suis sûr qu'il a triché et m'a volé indignement. Je n'ai pu m'empêcher de le dire; il a fait le geste de me donner un soufflet; on m'a arrêté comme j'allais lui casser un fauteuil sur la tête : je lui ai demandé raison; il m'a répondu que ce serait une manière trop commode de payer ma dette et qu'il ne se battrait avec moi qu'après avoir reçu son argent; que si j'y tenais, il fallait me presser, attendu qu'il part demain au soir.

» Eh bien! j'ai tant dépensé d'argent l'hiver passé, qu'il m'est impossible de réaliser cette somme avant une semaine. Je viens d'écrire à un oncle pour la lui emprunter. La vieille bête m'a refusé. Je n'ai d'autre ressource que d'aller brûler la cervelle au baron de Wersheim et de m'en faire autant après. Mais, dit l'étranger entre ses dents et après avoir examiné le costume de Stephen, à quoi m'amusez-vous à vous raconter cela, si ce n'est qu'au moment de prendre une grande résolution on se donne des prétextes pour ajourner sa déci-

sion et l'on se plaît à laisser flâner son esprit. »

— Allons, dit Stephen, répondant à une idée qui roulait dans sa tête depuis quelques minutes. Allons.

« Monsieur, continua-t-il, peut-être n'avez-vous pas eu tort autant que vous le croyez de me confier votre situation, car je puis vous prêter les quinze mille florins. »

— Vous! dit l'étranger avec un doute très-prononcé.

— Moi, dit Stephen.

Et comme ils étaient près de la maison, il entra, prit un papier et lui dit :

— Voici un contrat qui vaut le double; il vous sera très-facile de trouver à emprunter dessus vos quinze mille florins; voici ma procuration.

— Monsieur, dit l'étranger, je ne saurais vous peindre mon étonnement ni ma reconnaissance; je suis à vous à la vie, à la mort, et je ne serai pas ingrat. Vous me donnez plus que la vie, vous me sauvez l'honneur; j'accepte votre offre comme un secours qui me viendrait du ciel; demain au soir vous me reverrez; donnez-moi votre nom et votre adresse.

Quand il fut parti, Stephen songea qu'il avait peut-être compromis gravement sa petite fortune : — Bah! dit-il, que me fait cet argent, puisque ce n'est pas pour elle?

Plusieurs jours se passèrent sans qu'il reçût aucune nouvelle de l'étranger.

Pendant ce temps, il alla souvent voir Fritz; l'aspect du bonheur calme et continu dont jouissait le pêcheur au milieu de sa femme et de ses enfants lui serrait le cœur au point qu'il quittait la maison pour pleurer en liberté, et insensiblement sa douleur farouche se changea en une tristesse morne et en mélancolie.

XC

QUE L'INCONSEQUENCE EST UNE CONSÉQUENCE
NÉCESSAIRE DES PASSIONS.

Pendant trois jours Stephen travailla, bêcha, replanta.

Il voulut rassembler autour de lui tous ses souvenirs; fit retendre la chambre bleue, remplacer les livres de M. Müller et refaire son jardin fleuriste.

Le treillage fut relevé autour du vivier, et lui-même refit le berceau au-dessus du petit blanc.

Tout autour de lui devint comme si Magdeleine eût été sa femme et eût habité avec lui la petite maison.

Dès le matin il se levait et allait s'asseoir sur le banc de verdure; là, il tirait de son sein la seule lettre de Magdeleine qu'il eût clandestinement conservée, et après l'avoir lue, restait la tête pendante sur la poitrine, le regard fixe et immobile.

Cependant le soleil montait à l'horizon. Il colorait d'un reflet jaune la rivière qui coulait au bas du coteau.

Puis, arrivé au zénith, il semblait dévorer la terre.

Puis, dans des flocons de feu et de pourpre, il se couchait.

Et Stephen n'avait pas fait un seul mouvement de tout le jour.

Alors la voix retentissante de Fritz l'appelait pour dîner; il se levait et lentement descendait à la rivière, où il trouvait le bateau de Fritz

Et le soir, seul, par les belles nuits calmes, ou souvent encore par ces vents tourbillonnants qui précèdent l'orage et balancent l'eau en larges lames, il prenait le bateau de Fritz et allait errer sur la rivière, et il chantait les airs qu'il avait autrefois entendu chanter à Magdeleine, et cette chanson de Goethe qu'elle lui faisait répéter souvent :

Ma riche-se c'est la feuillée,
Un ciel d'azur, de verts tapis, etc.

Et alors, pour quelques instants, il revivait de sa vie passée, respirait le même air et retrouvait les mêmes sensations, et restait, n'osant plus ni parler, ni remuer, ni respirer, dans la crainte de rompre le charme et de retomber du ciel, où